

Les césures du temps présent. Approche comparée franco-allemande

Emmanuel DROIT

Résumé

Depuis 1953 et l'article fondateur de l'historien allemand Hans Rothfels sur la *Zeitgeschichtliche*, l'histoire du temps présent, entendue comme l'analyse scientifique de « l'époque des contemporains », s'est pensée comme une période historique à l'instar de l'Antiquité ou du Moyen Âge. Mais l'une des « singularités » du temps présent est liée au caractère mobile de ses bornes chronologiques. Dans une approche comparée, nous nous proposons de revenir sur les différentes manières de penser les césures de l'histoire du temps présent en France et en Allemagne et sur les spécificités de chaque culture historiographique nationale. Ces enjeux de périodisation sont loin d'être anodins car les choix opérés ont des répercussions en termes d'écriture de l'histoire du temps présent et de définition de cette sous-discipline historique. Pour dépasser les impasses liées à ces pratiques, nous plaçons en fine pour l'abandon de la singularité de l'histoire du temps présent comme période et pour l'enracinement d'une science sociale du présent.

Mots-clés : périodisation, historiographie, Allemagne, France, XX^e siècle.

Abstract

Since 1953, when the German historian Hans Rothfels published a ground-breaking article on the *Zeitgeschichte* or the history of the present, defined as the scientific analysis of contemporary times, it has been considered a historical period like the Antiquity or the Middle Ages. But one of the specificities of the present is linked to the mobility of its chronological limits. Using a comparative approach, this article will react to different ways of apprehending the caesura in the history of the present in France and in Germany and the specificities of each national historiographical culture. The stakes involved in periodization are far from anodine because the choices made have repercussions on the writing of the history of the present and its definition as a sub-discipline of history. In order to go beyond the obstacles linked to these practices, I call for the singularity of the history of the present as a period to be ultimately abandoned and encourage the establishment of a social science of the present.

Keywords: periodization, historiography, Germany, France, 20th century.

L'historiographie sépare d'abord son présent d'un passé.
Mais elle répète partout le geste de diviser¹.

La césure comme coupure arbitraire de légitimation

Lorsque l'historien cherche à définir ce qu'est l'histoire du temps présent, l'un des enjeux fondamentaux auxquels il est confronté est de savoir

1. DE CERTEAU Michel, *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975, p. 16.

s'il considère cette histoire avant tout comme un mode singulier de production de la connaissance historique – à savoir cette pratique d'écrire une histoire à chaud, le plus souvent inachevée, sans recul temporel ni accès à certaines archives d'État et en présence, voire parfois sous le contrôle de témoins encore vivants – ou bien comme une période historique comparable, moins par son extension chronologique que par une forme d'unité (une sorte de *Zeitgeist*), à l'Antiquité, au Moyen Âge, aux Temps modernes et à l'époque contemporaine. Même si la finalité est la même – celle de légitimer la spécificité d'un champ sous-disciplinaire cohérent –, le lecteur se rend compte que deux options s'offrent à l'historien : la première le conduit à dresser un répertoire de critères thématiques invariants et la seconde à inventer les limites circonscrivant une période historique.

En optant pour une approche chronologique qui consisterait à ajouter aux quatre grandes périodes un niveau supplémentaire qualifié de « temps présent », l'historien est donc conduit à penser puis à effectuer une opération historiographique double que nous désignons par des expressions empruntées à l'archéologie. D'une part, il lui faut poser un *terminus ante quem*, c'est-à-dire se demander jusqu'où va le temps présent et arrêter la date la plus récente qui lui permettrait de distinguer le temps du présent de celui de l'immédiateté. D'autre part, il doit fixer un *terminus post quem*, c'est-à-dire déterminer la date la plus ancienne en se demandant où commence le temps présent et quelle peut être sa profondeur historique. Une telle entreprise de détermination de bornes chronologiques oblige inévitablement à s'interroger sur le sens que l'on donne au terme « présent » : s'agit-il d'une fraction de durée plus ou moins étendue, plus ou moins épaisse ; d'un instant qui sépare le temps qui a cessé d'être de celui qui n'est pas encore ; ou bien d'une illusion ? Car pour reprendre une célèbre expression de Goethe, « le présent n'existe pas, tout est provisoire » (« *nichts gegenwärtig, alles vorübergehend* »).

Défendre une telle conception, c'est-à-dire définir des césures, revient, pour coller au plus près de l'étymologie latine (*caesura*), à (dé) couper le temps, à séparer un temps présent de ce qui relève d'un passé immédiat et d'un passé (beaucoup) plus lointain. Périodiser, c'est *in fine* revendiquer une forme de spécificité, c'est accorder une singularité à un moment historique, à une « *Epoche* » comme disent les Allemands. Dans le cas du temps présent, les choix opérés et reconnus par la communauté historienne ont des effets institutionnels beaucoup plus prononcés en Allemagne qu'en France, où la permanence de l'institutionnalisation de l'histoire contemporaine donne cette impression de (mieux) faire cohabiter ensemble des spécialistes du XIX^e et du XX^e siècle. En tout cas,

cette opération relève bel et bien d'une stratégie de distinction au sens bourdieusien du terme : se distinguer, c'est être reconnu dans un champ donné comme singulier mais cette reconnaissance ne doit pas aboutir à en être écarté. Elle implique donc de trouver un juste milieu entre la distinction et la conformité, c'est-à-dire la singularité et l'appartenance à un champ commun² (en l'occurrence celui de la discipline historique telle qu'elle se conçoit depuis le XIX^e siècle et l'émergence de communautés professionnelles nationales³).

Ces deux possibilités de définir l'histoire du temps présent, thématique et diachronique, que nous venons brièvement d'exposer correspondent respectivement aux traditions historiographiques nationales française et allemande – encore que, comme nous le verrons ultérieurement, l'historiographie française ne soit pas restée complètement étrangère à la pratique des césures. Cet essai de comparaison ne vise naturellement pas à formuler un jugement de valeur en établissant la plus grande pertinence d'un modèle sur l'autre mais simplement à montrer comment deux cultures historiographiques nationales pensent et pratiquent différemment le temps présent. Nous commencerons par exposer l'approche chronologique, centrale en Allemagne, qui produit une sorte de « valse des césures ». Nous nous tournerons ensuite vers le modèle français, plutôt thématique, principalement défendu par l'historien Henry Rousso⁴ et traversé de part en part par la notion de traumatisme. Dans un troisième et dernier temps, dans une sorte de mouvement dialectique, nous souhaitons appeler à dépasser ces deux approches dont nous estimons qu'elles conduisent à des formes d'impasse intellectuelle, en plaidant pour une conception ouverte du temps présent, mieux à même, selon nous, d'articuler les différentes temporalités en son sein.

La «*Zeitgeschichte*» allemande ou la «valse des césures»

La conception allemande du temps présent

En Allemagne, il existe indéniablement un consensus autour de l'idée que l'histoire du temps présent est une *historia sui temporis*⁵, une histoire

2. BOURDIEU Pierre, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit, 1979.

3. NOIRIEL Gérard, *Sur la «crise» de l'histoire*, Paris, Belin, 1996.

4. Que le lecteur ne se méprenne pas sur nos intentions : l'histoire du temps présent ne se réduit évidemment pas à la personne d'Henry Rousso. Reste qu'il est l'un des rares historiens français, depuis la mort de François Bédarida, à proposer une réflexion de type épistémologique et théorique sur l'histoire du temps présent.

5. KLESSMANN Christoph, «*Zeitgeschichte als wissenschaftliche Aufklärung*», dans SABROW Martin, JESSEN Ralph et GROSSE KRACHT Klaus, *Zeitgeschichte als Streitgeschichte. Große Kontroversen nach 1945*, Munich, Verlag C. H. Beck, 2003, p. 245.

contemporaine au sens premier du mot. On n'y trouvera peu ou prou aucune réflexion de nature thématique sur le temps présent telle qu'on la trouve en France. Outre-Rhin, le débat historiographique porte quasi exclusivement sur le choix des césures, ce qui sous-entend une forme de consensus général et transgénérationnel sur la mobilité « naturelle » du temps présent.

Dans la langue allemande, le temps présent se traduit par le terme « *Zeitgeschichte* », qui signifie littéralement « histoire du temps ». De fait, cette expression est le résultat d'une économie de langage puisque « *Zeitgeschichte* » est un raccourci un peu paresseux pour désigner « *zeitgenössische Geschichte* », c'est-à-dire « histoire contemporaine ». Même si son usage remonte au XVIII^e siècle⁶, c'est Hans Rothfels qui lui a donné sa signification toujours actuelle dans un célèbre article paru en 1953 où l'histoire du temps présent fut définie comme un « devoir » aux lendemains de la « catastrophe allemande » (Friedrich Meinecke). Pour le fondateur de la revue *Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte*, dont la création, en 1953 aussi, contribua à l'enracinement de cette sous-discipline dans le champ scientifique⁷, l'histoire du temps présent désignait « l'époque des contemporains » (« *Epoche der Mitlebenden* ») et de leur « traitement scientifique⁸ ». Cette définition forcément subjective s'articulait autour d'une borne initiale fixée par les années 1917-1918 et de l'expérience de ces décennies passées. Ce choix était justifié par la recherche de la « dernière catastrophe » qui avait affecté l'Allemagne et donc par ricochet la trajectoire existentielle de Hans Rothfels, c'est-à-dire l'entrée en guerre des États-Unis au cours du premier conflit mondial et la révolution bolchevique en Russie. Aux yeux de l'historien allemand, ces deux événements marquaient aussi bien le point de départ d'une période de crises et de bouleversements que l'émergence d'une nouvelle « constellation mondiale⁹ », c'est-à-dire la genèse d'un antagonisme civilisationnel qui allait conduire à l'établissement d'un ordre international bipolaire après 1945.

Mais cette approche du temps présent centrée sur l'expérience vécue n'est nullement essentialisée. Elle s'inscrit dans la tradition allemande d'une conception mobile et fluide du temps en histoire¹⁰, qui perdure

6. JÄCKEL Eberhard, *Umgang mit der Vergangenheit. Beiträge zur Geschichte*, Stuttgart, DVA, 1989.

7. HÜRTER Johannes et WOLLER Hans, *Hans Rothfels und die deutsche Zeitgeschichte*, Munich, Oldenbourg Verlag, 2005.

8. ROTHFELS Hans, « *Zeitgeschichte als Aufgabe* », *Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte*, 1, 1953, p. 2.

9. *Ibid.*

10. GRAF Rüdiger, « *Zeit und Zeitkonzeptionen in der Zeitgeschichte* », *Docupedia-Zeitgeschichte*, 2012, [en ligne], http://docupedia.de/zg/Zeit_und_Zeitkonzeptionen_Version_2.0_R.C3.BCdiger_Graf?oldid=84945 (consulté le 22 octobre 2012).

depuis l'époque fondatrice de Léopold von Ranke. Au sein de l'historiographie française, la conception du temps nous semble davantage plurielle (songeons au modèle des trois durées braudéliennes¹¹), mais surtout sédimentée et spatialisée. La conception allemande du temps présent est également très proche de la philosophie nietzschéenne de l'histoire, à savoir celle de l'histoire définie non comme déploiement (comme c'est le cas chez Hegel) mais comme devenir. Cette façon de penser le temps conduit inéluctablement à poser le principe d'une réévaluation régulière des bornes du temps présent.

Ce qui frappe donc en Allemagne, c'est que la *Zeitgeschichte* a été définie d'emblée comme une nouvelle période de l'histoire universelle mais inévitablement soumise à révision. Les bornes chronologiques mobiles sont considérées comme une donnée « naturellement » mouvante. Elles sont sans cesse remises en cause, questionnées, interrogées, mais à aucun moment, l'idée même de la mobilité ne fait l'objet d'un débat.

Si l'on entre dans les discussions sur le choix des bornes, on se rend rapidement compte qu'il existe un consensus sur le *terminus ante quem* ou plutôt une absence de débat sur cette borne terminale. Hans Rothfels lui-même ne l'évoque pas du tout dans son article fondateur. Et pour reprendre un bon mot de l'historien allemand Anselm Doering-Manteuffel, le temps présent se termine avec le dernier « *Tagesschau* » de la journée, c'est-à-dire le dernier journal télévisé des chaînes publiques allemandes qui a lieu autour de 22 h 30.

On voit bien que la démarche visant à définir la *Zeitgeschichte* en Allemagne repose sur une conception mobile du temps présent. Ce dernier s'écoule toujours davantage vers l'aval, ne serait-ce que parce que d'un point de vue biologique, les « témoins » d'un événement finissent par disparaître. Ainsi, les discussions historiographiques se focalisent principalement sur le *terminus post quem*.

Imaginer le nouveau terminus post quem

En Allemagne, le *terminus post quem* a donc été à l'origine posé par Hans Rothfels et arrêté de manière subjective aux années 1917-1918. Ce point de départ de l'histoire du temps présent produit évidemment certaines implications. Hans Rothfels attribue d'emblée un cadre international à l'histoire allemande du temps présent en associant le *terminus*

11. BRAUDEL Fernand, « Histoire et sciences sociales. La longue durée », *Annales ESC*, 13-4, 1958, p. 725-753, rééd. dans *Écrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1969, p. 41-83, puis dans la collection « Champs ».

post quem à la révolution bolchevique et à l'entrée en guerre des États-Unis qui fonderait une époque nouvelle caractérisée par la relation à trois entre démocratie, fascisme et communisme. Dans le prolongement de la « querelle des historiens » du milieu des années 1980, certains historiens allemands lui ont reproché dans les années 1990 d'avoir cherché à diluer les responsabilités de l'Allemagne dans le déclenchement des deux guerres mondiales¹².

Cette borne s'est maintenue pendant une vingtaine d'années avant qu'une nouvelle génération d'historiens ne cherche à redéfinir l'extension du temps présent. En 1971, dans des mélanges offerts au médiéviste Hermann Hempel pour son soixante-dixième anniversaire, l'historien Ernst Schulin prédit qu'« à la suite de l'évolution du temps, on descellera le piquet de départ de l'histoire du temps présent de l'année 1917 pour le planter sur l'année 1945¹³ ». Mais la centralité de la rupture civilisationnelle du national-socialisme a empêché d'évacuer complètement la période 1933-1945 du champ du temps présent, alors même que disparaissaient progressivement les derniers témoins de cette époque. Il est intéressant de noter que la volonté de maintenir le nazisme dans l'histoire du temps présent – même si parfois il obtient dans certaines universités allemandes un statut d'extra-territorialité institutionnelle – n'a pas abouti à une réflexion sur le bien-fondé de la mobilité des césures chronologiques. On aurait pu imaginer que les historiens allemands prennent le temps de réfléchir à une autre façon de penser l'histoire du temps présent mais ce ne fut pas le cas. Il a donc fallu introduire des césures à l'intérieur même du temps présent. Ces « césures dans les césures » furent posées à partir du milieu des années 1980 par l'historien et politiste allemand Karl-Dietrich Bracher qui proposa une « double histoire du temps présent » en articulant autour de la césure de 1945 une histoire ancienne (1917-1945) et une histoire du temps présent plus récente (depuis 1945)¹⁴.

La césure géopolitique de 1989 a donné une impulsion nouvelle à différentes entreprises de reformulation des bornes chronologiques

12. Ces attaques sont à replacer dans le contexte du Congrès des historiens allemands de 1998 qui s'est déroulé à Francfort-sur-le-Main et qui fut le théâtre de discussions très vives au sujet des historiens allemands sous le national-socialisme. Voir notamment SCHULZE Winfried et OEXLE Otto Gerhard, *Deutsche Historiker im Nationalsozialismus*, Francfort-sur-le-Main, Fischer Verlag, 1999.

13. SCHULIN Ernst, « Zeitgeschichtsschreibung im 19. Jahrhundert », dans *Festschrift für Hermann Heimpel zum 70. Geburtstag am 19. September 1971*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, tome 1, 1971, p. 104.

14. BRACHER Karl-Dietrich, « Doppelte Zeitgeschichte im Spannungsfeld politischer Generationen », dans HEY Bernd et STEINBACH Peter (dir.), *Zeitgeschichte und politisches Bewußtsein*, Cologne, Wissenschaft und Politik, 1986, p. 53-71.

du temps présent. Avec la réunification de l'Allemagne puis l'effondrement de l'*imperium* soviétique, le concept de *Zeitgeschichte* perdait de sa consistance, concurrencé par une approche centrée sur l'histoire du « court vingtième siècle » (Eric Hobsbawm) qui réhabilitait la date de 1914 présentée comme celle de la catastrophe originelle (*Urkatastrophe*)¹⁵. Dans les années 1990 et au début des années 2000, prenant acte de la césure de 1989, les historiens Hans Günter Hockerts et Hans-Peter Schwarz ont proposé un découpage en trois sous-périodes, distinguant une histoire ancienne (1917-1945), moderne (1945-1989) et contemporaine du temps présent (à partir de 1990)¹⁶. Mais ces modèles ne se sont pas réellement imposés dans le champ historiographique allemand. Ces découpages donnaient de fait l'impression que l'histoire du temps présent se confondait de plus en plus avec celle du XX^e siècle et qu'elle n'avait plus vraiment de spécificité ni de consistance.

Tout récemment, les historiens Anselm Doering-Manteuffel et Lutz Raphael proposèrent de circonscrire le temps présent aux décennies 1970-2000 en qualifiant ces dernières d'époque de la « modernité liquide » par référence au titre de l'essai du sociologue polonais exilé en Grande-Bretagne Zygmunt Bauman¹⁷. Cette actualisation des bornes chronologiques du temps présent fut consacrée par une expression devenue depuis « canonique » dans le champ historiographique allemand : « Après le boom » (« *Nach dem Boom* »). Désormais, plus encore que 1968¹⁸, la fin des « Trente Glorieuses » apparaissait, en raison d'une attention accordée en priorité aux processus économiques et sociaux, comme le point de départ du temps présent, la décennie 1970 inaugurant, selon Anselm Doering-Manteuffel et Lutz Raphael, une rupture par rapport à l'époque de la « haute modernité » (James C. Scott) qui aurait commencé avec la seconde révolution industrielle et qui se serait achevée avec la fin du « miracle économique » des années 1950-1960¹⁹. Cette césure est reprise aujourd'hui par Frank Bösch qui se propose de traquer les angles morts de l'histoire du temps présent en axant

15. MOMMSEN Wolfgang, *Die Urkatastrophe Deutschlands. Der Erste Weltkrieg 1914-1918*, Stuttgart, Klett-Cotta, 2002.

16. HOCKERTS Hans Günter, « Zeitgeschichte in Deutschland. Begriffe, Methoden, Themenfelder », *Historisches Jahrbuch*, 113, 1993, p. 98-127 ; SCHWARZ Hans-Peter, « Die neueste Zeitgeschichte », *Vierteljahreshefte für Zeitgeschichte*, 51-1, 2003, p. 5-28.

17. BAUMAN Zygmunt, *La vie liquide*, trad. fr. Rodez, Le Rouergue-Chambon, 2006 (1^{re} éd. 2000).

18. GILCHER-HOLTER Ingrid, *Die 68er Bewegung. Deutschland, Westeuropa, USA*, Munich, C. H. Beck Verlag, 2008. Voir aussi KRAUSHAAR Wolfgang, *1968 als Mythos, Chiffre und Zäsur*, Hamburg, Hamburger Editionen, 2000.

19. DOERING-MANTEUFFEL Anselm et RAPHAEL Lutz, *Nach dem Boom. Perspektiven auf die Zeitgeschichte seit 1970*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2008.

ses recherches sur le quotidien, le travail, le logement ou l'histoire du sommeil²⁰.

Ce survol de l'historiographie allemande du temps présent donne l'impression que ces historiens semblent pris dans les nasses du filet de la mobilité temporelle. De l'extérieur, on est frappé par le dynamisme du débat scientifique, la capacité des collègues allemands à explorer de nouveaux fronts pionniers (comme les années 1970 et bientôt les années 1980), mais en même temps ce dynamisme masque une forme d'impasse intellectuelle que constitue la recherche de la nouvelle césure explicative. Celle-ci débouche le plus souvent sur des tentatives de réécriture de l'histoire qui renvoient plus à des stratégies de carrière au sein du champ académique qu'à un réel souci d'innovation.

Cette quête de nouvelles césures a fait récemment l'objet d'une remise en cause par Martin Sabrow, directeur du Centre d'histoire du temps présent de Potsdam. Selon lui, l'histoire du temps présent vit de césures qu'elle ne peut pas elle-même maîtriser²¹. La trop grande attention accordée aux bornes chronologiques empêche de voir que le réel problème du temps présent n'est pas tant de faire glisser le curseur chronologique en fonction de la date du décès du dernier témoin d'un événement marquant qu'on aura défini comme *terminus post quem*. Il faut abandonner cette conception linéaire du temps et prendre acte que le temps présent est le temps de la mémoire vivante et que certains événements présentent un potentiel plus important que d'autres pour continuer à rester présents : la Shoah, la construction du Mur de Berlin relèvent d'une « mémoire chaude » alors que le début de la Seconde Guerre mondiale, le Goulag ou la crise de Cuba appartiennent à une « mémoire froide »²². L'histoire du temps présent est confrontée au problème de la postmémoire telle que l'a définie Marianne Hirsch²³. Mais Martin Sabrow ne franchit pas le Rubicon : tout en décrivant une *Zeitgeschichte* allemande incapable de s'affranchir de la quête sisyphéenne des *termini ante et post quem*, il ne va pas jusqu'à plaider pour l'abandon de cette quête. Il continue de concevoir le temps présent comme une période mais il appelle à fixer des « marches » plutôt que des bornes : dans son extension, l'histoire du temps présent est limitée en amont par la portée de la mémoire communicative en tant que mode

20. BÖSCH Frank, *Das Nahe so fern. Der Boom der Zeitgeschichtsforschung und ihre Blindstellen*, cours inaugural prononcé le 21 juin 2010 au Musée d'histoire régionale du Brandebourg à Potsdam.

21. SABROW Martin, *Die Zeit der Zeitgeschichte*, Göttingen, Wallstein Verlag, 2012.

22. DROIT Emmanuel, « Mémoires officielles et cultures mémorielles de la Shoah et du Goulag dans l'Europe élargie », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 94-2, 2007, p. 101-120.

23. HIRSCH Marianne, « The Generation of Postmemory », *Poetics today*, 29-1, 2008, p. 103-128.

élargi du contemporain et en aval par une discontinuité historique, une césure politique, sociale ou culturelle qui sépare le temps présent du temps immédiat. Ce temps de l'immédiateté, c'est encore ce temps de l'immersion dans de multiples expériences historiques, dans une succession de séquences que nous n'arrivons pas à ordonner et auxquelles nous sommes incapables de donner encore un sens historique. Ce manque de distance se traduit par la concurrence entre plusieurs dates érigées sur le moment par les champs politique et médiatique au rang de césures avant de perdre ou de voir remettre en cause ce label. Songeons au 11 septembre 2001, à l'introduction de l'euro en 2002, à l'élargissement de l'Union européenne en 2004, à la crise financière de 2008.

Même sans déterminer de césures, Martin Sabrow associe étroitement le temps présent au temps de la mémoire. Or, le problème, c'est que la mémoire n'est pas simplement une présence passive du passé dans le présent se transmettant de génération en génération. Elle est activement influencée par des « entrepreneurs de mémoire » qui cherchent à activer ou réactiver certaines mémoires dans l'espace public à des fins de reconnaissance, de dédommagement... Si on prend au pied de la lettre la définition de Sabrow, on pourrait inclure le prétendu « génocide vendéen » ou les débats autour de Clovis dans le champ du temps présent. Dès lors, le temps présent se réduirait à la mémoire, ce que dénonçait en France Gérard Noiriel au début des années 2000.

Alors qu'en Allemagne, la *Zeitgeschichte* se caractérise principalement par la « valse des césures », une autre approche s'est imposée en France.

La conception « thématique » française de l'histoire du temps présent

Même si la conception thématique du temps présent domine désormais le champ historiographique français, il ne faut pas oublier que l'approche par les césures a existé aussi en France, et ce dès les origines. Cela nous permet de relativiser l'opposition peut-être un peu schématique esquissée dans l'introduction entre la France et l'Allemagne.

L'approche par les dates

Par rapport à l'Allemagne où la *Zeitgeschichte* a été institutionnalisée dans les universités à partir des années 1960 avec la création de chaires dédiées à cette sous-discipline historique, le cas français présente la particularité de voir cohabiter de manière beaucoup plus étroite les notions d'histoire contemporaine et d'histoire du temps présent comme

l'illustre la célèbre collection intitulée *Nouvelle histoire de la France contemporaine* des éditions du Seuil. C'est ainsi que les universités françaises n'ont pas de chaires d'histoire du temps présent. Cette cohabitation explique la survivance de la date de 1789 comme point de départ de l'époque contemporaine. La coupure désormais clairement obsolète de la Révolution française, très légèrement remise en cause par le premier volume de la nouvelle *Histoire de la France contemporaine* rédigé par Aurélien Lignereux²⁴, a évidemment un sens politique mais comme l'écrit très justement Henry Rousso, on peut s'interroger sur la pertinence d'affirmer « qu'un événement vieux de près d'un siècle et demi [sic] reste le tournant décisif de notre temps²⁵ ».

Avec l'émergence de la notion d'histoire du temps présent à partir du début des années 1980, deux *termini post quem* ont été en concurrence en France. Ils relèvent d'une lecture nationale et internationale du contemporain : 1940 et 1945. Des historiens français ont fait de l'entrée effective de la France dans la Seconde Guerre mondiale le point de départ de l'histoire du temps présent. François Bédarida et Jean-Pierre Azéma avaient ainsi introduit le concept de « matrice »²⁶ pour désigner les années 1940-1945, qui impliquait tout à la fois la puissance de la césure historique et l'émergence d'un ordre nouveau qui régenterait encore notre présent, et qui allait de pair avec l'existence d'une communauté de témoins vivants. Ce choix permettait de réintégrer Vichy comme expérience de régime intérieur dans le temps présent, mais globalement, c'est la césure de 1945 qui l'a emporté, notamment dans les programmes scolaires. À l'échelle européenne, elle ferme (partiellement) la période des deux guerres mondiales et marque des changements importants tant à l'échelle de la France (changement de régime politique, établissement de l'État-Providence) que du monde (création de l'ONU, émergence de l'ordre bipolaire). Elle exprime une vision optimiste de l'histoire à la différence de la césure traumatique de 1940.

Le tour d'horizon des césures chronologiques ne serait pas complet si l'on n'évoquait pas celle de 1914, dont l'évocation ne fait que refléter le récent changement de statut historiographique et mémoriel de

24. LIGNEREUX Aurélien, *L'Empire des Français (1799-1815)*, Paris, Le Seuil, 2012. Sur les choix effectués sous le rapport de la périodisation par le directeur et les différents auteurs de cette collection, voir l'entretien avec Johann Chapoutot, dans ce même volume.

25. ROUSSO Henry, *La dernière catastrophe. L'histoire, le présent, le contemporain*, Paris, Gallimard, 2012, p. 232.

26. BÉDARIDA François, « Penser la Seconde Guerre mondiale », dans VERSAILLE André (dir.), *Penser le XX^e siècle*, Bruxelles, Complexe, 1990, p. 115-138 ; AZÉMA Jean-Pierre, « La Seconde Guerre mondiale matrice du temps présent », dans *Écrire l'histoire du temps présent. En hommage à François Bédarida*, Paris, CNRS Éditions, 1993, p. 147-152.

la Grande Guerre en France. Depuis les années 1990, le renouvellement des études en lien avec la montée en puissance de l'histoire culturelle incarnée par ce qu'on appelle « l'école de Péronne »²⁷ mais aussi l'intérêt renouvelé pour son souvenir (tant à l'échelle nationale que locale) ont eu un impact indéniable sur l'Institut d'histoire du temps présent : la Première Guerre mondiale, en tant que première expérience contemporaine de la guerre totale, permettrait d'expliquer l'origine des totalitarismes du XX^e siècle²⁸.

Mais la discussion sur les bornes chronologiques n'a pas les mêmes effets de ce côté-ci du Rhin. D'ailleurs, en France, le débat tourne autour de la possibilité ou non de proposer une définition thématique du temps présent. C'est toute l'entreprise d'Henry Rousso résumée dans son livre *La dernière catastrophe* que l'auteur présente comme une « certaine manière de penser l'histoire du temps présent »²⁹.

La singularité de l'histoire du temps présent

Depuis une quinzaine d'années, toute la réflexion d'Henry Rousso vise à s'affranchir de l'opération historiographique qui consiste à définir le temps présent en fixant de manière subjective et déterminée par une conjoncture politico-scientifique donnée des bornes chronologiques. L'historien français préfère essayer de produire une définition thématique de l'histoire du temps présent. Considérant que la mobilité permanente des bornes de l'histoire du temps présent était au final une « idée absurde », il pense qu'il vaut mieux s'attacher à définir autrement cette histoire du temps présent³⁰. Dans un article-bilan publié en 2000, l'historien français répertoriait les quatre éléments soutenant sa conception thématique du temps présent : le témoin, la mémoire, l'événement et la demande sociale. Une dizaine d'années plus tard, dans son dernier livre de réflexion, il retranche certains éléments et en ajoute d'autres dont le choix ne paraît pas toujours très pertinent : l'instabilité de la périodisation, une certaine épaisseur temporelle (« une durée significative »³¹ malheureusement non définie), le délai d'accès aux archives publiques (le fameux délai de réserve d'environ 30 ans) et le caractère inachevé du processus étudié.

27. AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Annette, 14-18, *Retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000.

28. AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et al. (dir.), *La violence de guerre, 1914-1945. Approches comparées des deux conflits mondiaux*, Bruxelles, Paris, Complexe, IHTP, 2002.

29. ROUSSO Henry, *La dernière catastrophe...*, *op.cit.*, p. 23.

30. ROUSSO Henry, « L'histoire du temps présent, vingt ans après », *Bulletin de l'IHTP*, 75, « L'histoire du temps présent, hier et aujourd'hui », 2000, p. 23-40.

31. ROUSSO Henry, *La dernière catastrophe...*, *op.cit.*, p. 215.

À voir les évolutions d'Henry Rousso, on mesure à la fois la pertinence de la critique d'une histoire du temps présent définie et redéfinie par des césures fixées arbitrairement au gré des conjonctures et l'immense difficulté à légitimer l'histoire du temps présent comme une discipline à part entière sur la base de critères constants.

Selon Henry Rousso, l'histoire du temps présent est une écriture singulière de l'histoire dans la mesure où elle est une histoire des derniers traumatismes collectifs qui s'écrit en présence des témoins (et parfois sous leur contrôle) en même temps qu'elle constitue une forme de réponse à ces traumatismes. Le temps présent marquerait une séquence limitée, visible, caractérisée par la présence des témoins de l'époque et inaugurée par « la dernière catastrophe ». Henry Rousso insiste sur le lien entre « l'écriture d'une histoire du temps présent et l'existence d'un traumatisme historique nécessitant une adaptation plus ou moins longue, plus ou moins profonde des sociétés concernées à la crise advenue³² ».

L'approche développée par Henry Rousso produit une impression d'innovation scientifique beaucoup plus forte par comparaison avec l'historiographie allemande et pourtant elle nous apparaît également tomber dans une forme d'impasse intellectuelle, si bien que nous sommes tentés à nouveau de parler de nasse : l'histoire du temps présent (et c'est en partie l'impression donnée par la production scientifique actuelle de l'IHTP) a tendance à se replier sur une histoire des traumatismes liés à des violences de guerre. En outre, il y a quelque chose de paradoxal dans la pensée d'Henry Rousso car sa quête de critères invariants le conduit toutefois à penser l'histoire du temps présent comme une période historique singulière, celle du traitement du traumatisme lié à la « dernière catastrophe ».

Or, pour sortir de cette double nasse, nous entendons proposer une conception ouverte du temps présent en reprenant en partie à notre compte ce plaidoyer de l'historien britannique de Cambridge Lord Acton : « Étudiez des problèmes et non des périodes³³ ».

Pour une science sociale du temps présent

Pour opérer cette sortie de la nasse, nous mobilisons le concept d'histoire-problème³⁴ que Hans Günter Hockerts a réintroduit en Allemagne

32. *Ibid.*,

33. Cité dans MARROU Henri-Irénée, *De la connaissance historique*, Paris, Le Seuil, 1954, p. 58.

34. Pour une réflexion sur l'histoire comme histoire-problème en Allemagne, voir OEXLE Gerhard Otto (dir.), *Das Problem der Problemgeschichte 1880-1932*, Göttingen, Wallstein Verlag, 2001.

en référence à l'héritage intellectuel de Marc Bloch. Chez cet historien allemand, le temps présent est défini, non pas comme le temps de l'expérience vécue (ce qui implique dans le cas français une position éminente attribuée au témoin) mais comme la « préhistoire de tendances actuelles³⁵ ». Cette définition fait étrangement écho à la première conception scientifique de la *Zeitgeschichte* donnée au cours de la Première Guerre mondiale par Justus Hashagen (1877-1961). Ce dernier, enseignant à l'université de Bonn, nationaliste affirmé et engagé au cours du conflit comme expert auprès du commandement adjoint de l'état-major à Coblenz, avait défini à l'époque le temps présent comme « la préhistoire immédiate des conditions présentes³⁶ ». Dans cette perspective, on s'affranchit tout à la fois de la périodisation mais aussi du témoin. Le présent ne se définit plus par rapport à la durée de vie d'un contemporain mais devient le point de convergence de différents temps passés³⁷. Et Hans Günter Hockerts de comparer le temps présent à une gare de triage au sein de laquelle « des trains de plus ou moins grande taille arrivent de différentes provenances après un trajet plus ou moins long³⁸ ».

Dans cette approche, faire l'histoire du temps présent revient à proposer une histoire dont la profondeur temporelle est tout à la fois plurielle et définie par le problème posé par l'objet étudié. L'historien du temps présent serait en quelque sorte le spécialiste de la profondeur historique du présent de tel ou tel objet. Une telle position lui permet d'entretenir des liens étroits aussi bien avec les spécialistes des autres sciences sociales portées vers l'étude du présent qu'avec les historiens des périodes plus reculées dans le temps, d'être en quelque sorte une « césure » au sens d'articulation entre des disciplines ancrées dans l'étude du présent immédiat et la discipline historique tournée vers l'étude des hommes dans le passé.

Au final, le temps présent ne se définirait plus comme une période (inaugurée par un événement mémorable ou traumatisant qui se déploierait dans le temps) mais bien comme une perspective. Le présent relève certes d'un *continuum* temporel, mais on peut aussi le penser d'abord comme le point de convergence de multiples temps sociaux, technologiques, économiques... Le temps historique n'est pas une hypostase,

35. HOCKERTS Hans Günter, « Zeitgeschichte in Deutschland. Begriff, Methoden, Themenfelder », *Historisches Jahrbuch*, 113, 1993, p. 125.

36. HASHAGEN Justus, *Das Studium der Zeitgeschichte*, Bonn, Verlag von Friedrich Cohen, 1915, p. 19.

37. DROIT Emmanuel et REICHERZER Frank, « La fin de l'histoire du temps présent telle que nous l'avons connue. Plaidoyer franco-allemand pour l'abandon d'une singularité historiographique », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 118-2, 2013, p. 121-145.

38. HOCKERTS Hans Günter, « Zeitgeschichte in Deutschland... », art. cit., p. 127.

mais un objet complexe composé de multiples couches de temporalités sédimentées. Fernand Braudel écrivait déjà à juste titre que nous vivions « tout à la fois dans le temps court et le temps long³⁹ ». Le temps présent constituerait alors un observatoire privilégié pour étudier la cohabitation de différentes temporalités, la discontinuité temporelle existant entre différents segments de la société. Cette approche nous conduit donc à relativiser une histoire du temps présent axée sur les notions d'« événement » ou de « moment »⁴⁰. Dans la perspective de l'abandon du temps présent comme champ historiographique singulier, il nous semble important d'abandonner le paradigme événementiel (étroitement lié aux catastrophes historiques et à la tyrannie des mémoires) et d'accorder plus d'attention, non seulement à la profondeur historique, mais aussi à la simultanéité de différentes temporalités passées. Nous ne plaçons pas ici, à l'instar de Gérard Noiriel, en faveur d'une « autre histoire du temps présent⁴¹ », soucieuse d'inscrire la longue durée dans le patrimoine génétique du temps présent. D'ailleurs, cette approche est déjà mise en pratique par des historiens spécialistes du colonialisme qui réinscrivent leurs problématiques dans la durée⁴². Davantage qu'un appel à prendre en compte la longue durée, à dépasser la césure passé/présent au profit d'une « histoire des profondeurs⁴³ », nous insistons sur la nécessité d'arriver à penser ces couches de passé qui s'entrelacent dans le présent, en tout cas chaque fois que cela est nécessaire. Une telle posture intellectuelle pose inévitablement la question du maintien de l'étiquette « histoire du temps présent » car l'approche que nous décrivons s'applique évidemment à d'autres périodes de l'histoire.

La césure comme articulation

La comparaison des cultures historiographiques nationales française et allemande a permis de souligner la spécificité de chacune d'entre elles : pour résumer, de part et d'autre du Rhin, la place des césures et de la périodisation n'a pas le même poids, ni les mêmes effets au sein du champ académique. Elle est centrale en Allemagne où elle permet à des historiens d'appeler régulièrement à un renouvellement de la discipline.

39. BRAUDEL Fernand, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV^e-XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1979, tome 3 *Le temps du monde*, p. 68.

40. ZANCARINI-FOURNEL Michèle, *Le moment 68. Une histoire contestée*, Paris, Le Seuil, 2008.

41. NOIRIEL Gérard, *Les origines républicaines de Vichy*, Paris, Hachette, 1999, p. 1.

42. DORLIN Elsa, *La matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la nation française*, Paris, La Découverte, 2006.

43. DÉLOYE Yves, *Sociologie historique du Politique*, Paris, La Découverte, 1997, p. 24.

Elle est assez marginale en France où la réflexion portée par Henry Rousso vise plutôt à dégager une définition thématique de l'histoire du temps présent.

D'un côté, nous sommes gênés par l'impasse intellectuelle allemande liée à l'acceptation de la mobilité temporelle ; de l'autre, la conception française reposant sur la recherche de critères invariants manque de force et surtout elle est axée sur le traumatisme, ce qui constitue à nos yeux une vision trop étroite du temps présent.

Pour sortir de cette double nasse, nous plaignons pour une approche ouverte du temps présent et donc, *in fine*, pour l'abandon de la discussion sur les césures relatives à l'histoire du temps présent comme période. Cesser de penser le temps présent comme une période (de surcroît singulière), c'est favoriser le retour de cette sous-discipline dans le giron de l'histoire. C'est d'autre part proposer une autre forme d'histoire du temps présent que nous qualifions de science sociale du présent. Au final, si la césure en histoire est coupure, elle pourrait être aussi pensée, à la manière de la poésie, comme un lieu d'articulation entre les différentes temporalités.